

A la recherche de la femme de la Préhistoire

## **JINGLE TIMELINE**

11 juillet 2019, Renancourt, aux environs d'Amiens.

Il est 16H30. La chaleur commence à se faire moins oppressante. Un agréable vent frais vient revivifier les organismes épuisés des archéologues. L'été se fait sentir. La journée a été longue et dure. Cela fait déjà une semaine que l'équipe de fouille, attachée à l'INRAP, explore ce site unique en France. La municipalité de la ville d'Amiens a lancé une campagne de travaux d'aménagement urbain en 2014. Mais, au préalable, comme l'exige maintenant la loi, une équipe de fouille étudie le terrain afin de relever des traces potentielles d'une ancienne activité humaine. En bref, de savoir si ce site ne renferme pas des vestiges archéologiques.

L'endroit en question ne paye pas de mine, et, à première vue, ne semble offrir grand intérêt. Et pourtant... La terre conserve dans ses entrailles un site exceptionnel : un campement de chasseurs-cueilleurs paléolithique, vieux de 27 000 ans. L'équipe de fouille l'a rapidement appelé la « Pompéi du Paléolithique », car le temps semble s'y être arrêté. Tous les objets utilisés par les anciens occupants des lieux sont restés en place, là où ils ont été déposés. En clair : un site à préserver de toute urgence. Les plans d'urbanisme sont modifiés. Les fouilles peuvent continuer. Le campement livre progressivement ses secrets.

Mais il gardait encore précieusement, tout au fond de ses entrailles, un véritable trésor. Tout à coup, la pioche d'une jeune étudiante touche un objet dur. Elle le dégage délicatement du sol, la prend entre les mains, l'observe... et appelle aussitôt le responsable des fouilles : « Monsieur Paris ! Monsieur Paris ! Venez ! J'ai trouvé quelque chose, je crois que c'est important ! ». Le jeune chercheur Clément Paris accourt immédiatement. Quand ses yeux se posent sur l'objet que brandit l'étudiante, il manque de défaillir. Quelque chose d'important, le mot est faible : c'est merveilleux, exceptionnel ! Car l'objet qui surgit ainsi des sables de Picardie n'est autre qu'une de ces figurines féminines que les préhistoriens du XIX<sup>e</sup> siècle ont surnommées « Vénus ». Celle-ci, haute de 6 cm, est réalisée entièrement en craie. Une Vénus : une première en France depuis plus de 60. Le jeune chercheur peine à contenir son émotion et sa joie.

Mais il n'a pas encore tout vu. Ce campement cache une autre surprise : un atelier de fabrication de « Vénus », renfermant encore une quinzaine de statuettes, terminées, inachevées ou simplement ébauchées. C'est unique, spectaculaire, exceptionnel. Les archéologues viennent de faire une entrée fracassante au temps de l'ère glaciaire, dans la période du Gravettien, qui s'étend de 28 000 à 22 000 ans.

--

Clément Paris n'arrive pas à détacher son regard de la statuette. Il l'admire, et ne peut s'empêcher de penser non pas aux hommes préhistoriques, mais à toutes les femmes du Paléolithique qui, par le biais de cette Vénus, se retrouvent sur le devant de la scène. Mais qui étaient-elles, ces femmes de la Préhistoire ? Des créatures fragiles, harcelées par une ribambelle d'enfants, et soumise à la toute-puissance du chasseur ? Ou, au contraire, des femmes libres, fortes et pleinement intégrées dans le clan ?

### **DEBUT JINGLE (et pour en arriver là ...) - (Entre 1750 et 1850 caractères espaces compris)**

La question mérite d'être posée. La Préhistoire s'est longtemps écrite au masculin. Devenue une discipline à part entière autour de 1860, elle était censée représenter un mode de vie originel et immuable, celui de la société occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle. La femme préhistorique fut alors négligée, oubliée. Les préhistoriens, uniquement des hommes, imaginaient la femme préhistorique comme une créature sans défense, effrayée, placée sous la protection et la domination d'hommes chasseurs, musclés, surpuissants et virils.

Madame Sapiens, c'est la nouvelle émission de Timeline, 5.000 ans d'Histoire.

## I Femme de la Préhistoire ou femme du XIX<sup>e</sup> siècle ?

Lorsque la fin du XIX<sup>e</sup> siècle voit apparaître les voluptueuses statuettes féminines, les archéologues ne voient en elles que des figures de la déesse de la fertilité. Leurs formes généreuses, leurs seins surdéveloppés et la vulve bien visible ont nourri nombre de fantasmes.

La femme a été naturellement oubliée du grand livre de la Préhistoire. Réduite au rang « d'éternelle mineure », la femme « pécheresse » était considérée par les hommes de la Troisième république comme dangereuse et pernicieuse. Cette créature diabolique devait être étroitement surveillée de sa naissance à sa mort, passant successivement de la tutelle de son père, de son mari et de ses fils. Les premiers préhistoriens sont alors persuadés que le monde fonctionnait déjà de cette manière au temps de nos ancêtres. Dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle, les choses sont claires et nettes : la femme reste à la maison, ce sont les hommes qui jouent un rôle économique et social important. Donc, tout naturellement, on a pensé qu'il en allait de même au Paléolithique : l'homme chasseur qui fait avancer l'humanité, grâce à la chasse de grands mammifères, tandis que la femme, gardienne du foyer, s'occupe des enfants.

Les représentations muséales et ludiques diffusent les préjugés du moment et contribuent à médiatiser ces idées réductrices. Lors de l'Exposition Universelle qui se tient à Paris en 1889, 32 millions de visiteurs peuvent admirer un stupéfiant (et effarant) diorama soi-disant « réaliste » : le célèbre « Homme de Cro-Magnon » se retrouve entouré de deux femmes ravissantes, aux allures de mannequins et habillées d'une simple jupette, laissant leur poitrine offerte au regard de tous. Les artistes pompiers, détenteurs du bon goût de l'art officiel, s'emparent du sujet et des clichés répandus par les chercheurs. Dans les années 1880, la scène de vie préhistorique devient un genre à la mode. Les tableaux à l'huile de grande taille offrent alors une vision misérabiliste des communautés humaines du passé : des personnages simiesques, affublés de haillons, se blottissent les uns contre les autres, et luttent pour leur survie. Dans ces scènes de vie quotidienne, la femme est représentée comme craintive, soumise à la protection masculine pour sa subsistance, et regarde son protecteur avec un regard admiratif ou suppliant, le plus souvent assaillie par une ribambelle d'enfants qui embarrassent ses mouvements et la cantonnent la sphère domestique. Les artistes veulent transmettre les valeurs de la bourgeoisie : la femme au foyer et la mère aimante.

Les artistes académiques marquent durablement l'esprit du grand public. Citons notamment *La Chasse*

*préhistorique* et *Les Deux mères*, de Léon Maxime Faivre, et *Rapt à l'âge de pierre*, de Paul Jamin.

Ces images s'imposent dans l'imaginaire des cinéastes jusqu'à forger des scénarios stéréotypés des films du XX<sup>e</sup> siècle.

C'est le long-métrage de Buster Keaton, *Les Trois Ages*, sorti en 1923, qui ouvre le bal des clichés populaires sur la femme de la Préhistoire, même si le propos est ironique et critique à l'égard des mentalités des hommes de son temps.

La femme y apparaît frêle, trop maquillée, habillée d'une simple peau de bête, et se laisse traînée par les cheveux dans sa grotte comme du bétail ou un simple objet.

En 1950, la femme devient une blonde peroxydée, sensuel objet du désir, peu vêtue et régulièrement sexualisée. Le summum est incarnée par le mannequin et sex-symbol Raquel Welch dans le film *Un million d'années avant J.-C.*, de Don Chaffey, sorti en 1966.

L'érotisation de la femme préhistorique y est poussée à son paroxysme. Vous l'avez compris, dans ces films, le héros est un homme surpuissant et bien viril, et les comédiennes sont choisies selon les critères de beauté du moment.

Voilà l'image que des générations ont ingérée dès l'enfance : une femme préhistorique à moitié nue, entourée d'enfants, qui attend dans la grotte, l'air

inquiet ou apeuré, le retour des chasseurs. Proie idéale des hommes, elle est reléguée aux tâches reproductrices, maternelles et domestiques, considérée comme subalterne, tandis que les activités masculines, dites « nobles », sont mises en avant : chasse, pêche, taille des outils et des armes.

Il s'agit, en réalité, du modèle de la famille occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle, nucléaire, monogame et patriarcale.

Et on ne compte plus les docufictions ou documentaires, censés être fidèles à la réalité, se conforment à cette vision. Ils enracinent l'idée que les femmes n'ont joué aucun rôle dans l'évolution technique et culturelle de l'humanité.

Cette vision se révèle peu réaliste par rapport aux connaissances scientifiques actuelles sur le sujet.

Il manquait du coup un portrait rigoureux, s'appuyant sur les sources archéologiques, tout en tenant compte des données ethnographiques.

Deux hommes, Thomas Ciotteau et Éric Pincas, aidés de Sophie A. de Beaune, professeur à l'université Jean-Moulin-Lyon III, se sont lancés dans une véritable enquête pour démêler le vrai du faux et pour rendre à la femme préhistorique sa véritable place dans l'aventure de l'Humanité.

Leur méthode : étudier tous les indices archéologiques, directs ou indirects, qui peuvent nous renseigner sur la

place des femmes dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs préhistoriques.

Ils s'intéressent aux ossements humains, aux objets qui accompagnent les défunts dans la tombe, les empreintes de pas laissées fortuitement dans les grottes, les mains appliquées sur les parois et les vestiges matériels des activités techniques.

Se dévoile alors un portrait saisissant, surprenant, voire déroutant, de la femme de la Préhistoire, que nos « enquêteurs » ont surnommée Lady Sapiens.

Les résultats ont été présentés dans un ouvrage complet, clair et précis, *Lady Sapiens. Enquête sur la femme au temps de la Préhistoire*.

Première question, A quoi ressemblait Lady Sapiens ?

En 1868, une sépulture est mise au jour sur le site de Cro-Magnon, dans la vallée de la Vézère, en Dordogne.

Datée de 27 680 ans, elle renferme les corps d'un homme et d'une femme.

Mais, curieusement, seul la dépouille masculine est mise sur le devant de la scène, et on ne parle alors plus que « d'homme de Cro-Magnon ».

Le défunt, enterré avec des armes de chasse, des ossements de gibier et des outils de pierre taillée, est

naturellement considéré comme le propriétaire de la tombe.

Personne ne se préoccupe alors de la présence du corps féminin.

Heureusement, près de 150 ans plus tard, les scientifiques commencent enfin à se pencher sur le rôle de la femme dans les sociétés paléolithiques.

Première question : comment différencier le squelette d'un homme de celui d'une femme ?

Grâce au bassin, me répondez-vous.

En réalité, ce n'est pas si simple.

Pour reconnaître un squelette féminin, les premiers préhistoriens se sont centrés sur le crâne.

Le volume étant proportionnel à la dimension du squelette, le crâne d'une femme devait être forcément plus petit que celui d'un homme.

Mais, c'est une erreur : cette vision correspond en réalité au dimorphisme crânien des populations modernes, celui des humains du Paléolithique est très mal connu.

Le squelette d'une femme préhistorique n'est pas tout à fait le même que celui d'une femme du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est une histoire d'évolution (merci Darwin) !

Ainsi, beaucoup de crâne, grands et épais, ont été pris pour ceux d'individus masculins. Ils étaient en fait féminins !

Il y a, vous l'avez sûrement pensé, et c'est vrai, la forme du bassin, appelé aussi os coxal (à cause du coccyx).

Celui de l'homme est haut, étroit et affûté pour la marche, alors que celui de la femme est évasé et aménage un espace circulaire en son centre pour faciliter le passage du bébé.

Le résultat est fiable à 98%, car cet os est fin, fragile et devient friable avec le temps.

Résultat : il tombe en poussière lorsque l'on tente de le manipuler.

Identifier les hommes et les femmes dans les sépultures n'est donc pas chose facile.

Pourtant, dans certains cas, le diagnostic est sans appel.

L'exemple d'Ostuni, dans les Pouilles, est unique au monde. Une grotte de Santa Maria di Agnano abrite une sépulture gravettienne datée de 24 410 ans, dans laquelle repose le squelette d'une femme et, dans le bassin, celui d'un fœtus.

La découverte a fait sensation, car c'est la première fois qu'est exhumé le squelette d'une femme enceinte.

On l'a compris, le diagnostic du sexe de restes humains paléolithiques demeure souvent difficile, dû à l'absence de référentiel fiable.

Le nombre de squelettes datant du Paléolithique est assez réduit. La grande majorité présente une stature

élevée et des os robustes. Ils ont donc été immédiatement attribués à des hommes, car ils correspondaient à l'idée que s'en faisaient les premiers préhistoriens.

Personne ne se donne la peine de s'interroger sur l'absence des femmes.

Les objets associés au défunt jouent également un rôle dans l'attribution du sexe.

La communauté scientifique supposait encore il y a peu que seuls les individus masculins avaient droit à un rituel funéraire sophistiqué. Les squelettes richement parés étaient instantanément attribués à des individus masculins. Les recherches récentes ont poussé les archéologues à réévaluer certaines thèses de leurs prédécesseurs, et certains squelettes ont eu droit à un changement de sexe.

L'exemple le plus connu est celui d'un corps découvert dans la grotte du Cavillon, à la frontière italienne.

La richesse du mobilier funéraire ne laissait aucun doute : il s'agissait d'un homme.

Or, l'examen du bassin est formel : il s'agit du squelette d'une femme. Surnommé à l'origine « l'homme de Menton », le défunt a donc été rebaptisé « la Dame du Cavillon ».

Une équipe de recherche franco-africaine du laboratoire universitaire de Toulouse III-Paul Sabatier, a trouvé une solution inédite et imparable.

Chaque crâne possède une sorte de rocher, placé derrière l'oreille, qui est indispensable à l'audition. En utilisant des rayons X, il est possible de voir à l'intérieur du crâne. Il est possible alors d'obtenir un moulage en 3D d'un organe disparu : la cochlée, ou oreille interne.

Mesurant à peine 1 cm, sa forme spiralée est unique à chaque individu, comme les empreintes digitales. Mieux encore : sa forme diffère selon le sexe de l'individu.

La reconstitution de la cochlée, obtenue par microtomographie, et d'une précision extraordinaire, dévoile que la perception des hautes fréquences est plus précise chez la femme que chez l'homme.

Elle permet donc de déterminer le sexe d'un individu même immature, c'est-à-dire âgé de moins de 18 ans.

Son taux de fiabilité est impressionnant : 95% de réussite sur les restes de nouveau-nés.

Cette nouvelle technique présente plusieurs avantages : elle s'appuie sur la boîte crânienne, qui est la partie du squelette qui se conserve le mieux, elle est peu onéreuse et ne nécessite pas la destruction des restes osseux.

Deuxième question : quelle était l'apparence de la femme préhistorique ?

L'analyse des ossements révèle bon nombre d'informations sur la vie d'un individu : carences

alimentaires, utilisation prolongée de certains muscles, nombres de grossesses chez les femmes...

Les os se modèlent sans arrêt afin de s'adapter à nos mouvements et à nos besoins.

La robustesse du squelette révèle une activité physique intense.

Pas étonnant : les hommes et les femmes du Paléolithique étaient des nomades, qui parcouraient de longues distances en suivant les troupeaux de gibier, en portant sur leur dos et leurs épaules leurs tentes et leurs outils.

Le corps s'est adapté pour supporter le poids du fardeau et la difficulté du trajet.

Celui des hommes, mais aussi celui des femmes.

Elles pratiquaient de nombreuses activités physiques pour procurer de la nourriture à leur groupe. Elles avaient donc le physique d'un athlète de haut niveau, robuste, endurant et musclé.

La viande de gibier étant une viande maigre, elle ne permettait pas de stocker des surplus de masse grasseuse.

Les femmes préhistoriques ne ressemblaient donc en rien aux célèbres « Vénus » !

Sa physionomie est le résultat de nombreux métissages.

Au cours de son avancée hors d'Afrique, Homo Sapiens s'est mélangé avec plusieurs espèces cousines, dont Néanderthal.

Ce métissage génétique lui a permis de renforcer son système immunitaire contre le froid.

En outre, il a conservé, jusqu'au Néolithique (donc de 40 000 à 6 000 ans) la peau foncée qu'il possédait sur le sol africain.

En effet, une peau sombre protège l'épiderme contre le rayonnement trop intense du soleil, pas si méchant - quand on en abuse pas - puisqu'il permet la synthèse de vitamine D.

En arrivant sur le sol européen, Homo Sapiens a découvert un rayonnement solaire moins intense, et donc moins propice à la synthèse de vitamine D. Toutefois, il a trouvé une solution par la chasse, car son régime alimentaire basé sur la viande, la moelle osseuse et la graisse animale comblait ce manque en vitamine D. Les protéines animales ont retardé la décoloration.

Elle ne commence qu'au Néolithique, lorsque l'homme privilégie les céréales et les végétaux, moins riches en vitamine D.

Pour la synthétiser, la peau s'est éclaircie pour accueillir au mieux les rayons du soleil.

Le portrait de la femme de la Préhistoire commence à se dessiner : grande, robuste, musclée, peau sombre et cheveux crépus.

Nous sommes bien loin du mannequin blanc aux cheveux blonds du XIX<sup>e</sup> siècle, fin, petit, fragile et apeuré !

Et encore, ce n'est pas fini...

Il y a encore plus incroyable.

La paléogénétique a mis en évidence, sur les ossements humains d'Europe de l'Ouest, la présence du gène HERC2, qui donne des yeux bleus.

Oui, vous avez bien entendu : des yeux bleus.

Cette teinte n'apporte aucun avantage en termes de sélection naturelle.

Il s'agit donc d'une sélection sexuelle, choisie par l'être humain.

Peut-être trouvait-il les partenaires aux yeux bleus plus attirants.

Ce sont eux qui ont eu le plus de descendants, entraînant une propagation du gène des yeux bleus parmi les populations paléolithiques.

La voilà, *Lady Sapiens* : élancée, à la musculature puissante, à la peau noire, les cheveux crépus et le regard bleu azur.

III Plaire et séduire

Contrairement à l'image que l'on s'en fait, l'Homo Sapiens n'est pas un homme sauvage simplement vêtu d'une peau de bête.

C'est un individu élégant doté d'un goût prononcé pour les ornements raffinés. Et il en va de même pour sa compagne qui, comme lui, prenait soin de son corps et de son apparence.

Le vêtement joue un rôle essentiel dans la vie de nos ancêtres.

D'une part, il est une protection contre les agressions extérieures, comme le froid et, d'autre part, il affirme l'appartenance à un groupe humain particulier et la place que l'on occupe dans le clan.

Les vêtements fastueusement ornés témoignent d'un statut privilégié.

L'homme du Paléolithique montre une appétence particulière pour les parures rares et délicates, comme le montre l'impressionnante diversité des bijoux retrouvés dans les tombes : alignements de coquillages, bagues, bracelets en ivoire de mammoth, boucles d'oreilles...

L'Italie regorge d'ailleurs de grottes qui ont servi de dernière demeure à ces individus coquets.

Le défunt de la grotte de Baouso da Torre II avait une dent d'ours fendue en deux à côté de son oreille, ce qui laisse penser qu'il s'agissait à l'origine d'une boucle d'oreille.

Celui de Barma Grande portait un rang de perles autour du cou.

Quant à la « Dame du Cavillon », elle portait à la jambe des bracelets constitués de rangs de coquillages appelés cyclopes.

Les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique aiment beaucoup les coquillages... Les archéologues en ont découvert un très grand nombre dans les sépultures, de tailles, de formes et d'espèces variées. Certains ont même subi un changement d'aspect, soit recouverts d'ocre, soit noircis au feu.

Les canines de cervidés, appelées craches, sont également très recherchées.

Les premiers bijoutiers aiment les orner de croix, de chevrons ou de stries.

Or, l'Europe du Paléolithique supérieur est recouverte de steppes et de toundra, à cause des températures froides.

Les cerfs n'évoluent pas dans cet environnement, préférant les forêts des climats tempérés.

Les craches viennent donc de loin, ce qui en fait des produits de luxe et de prestige.

Elles sont pourtant très demandées.

Certains artisans n'hésitent alors pas à réaliser des imitations dans de l'os ou de l'ivoire : ainsi naissent les premières contrefaçons de l'histoire de l'Humanité !

Les habitants des côtes de la Méditerranée préfèrent les coquillages, les oursins ou les vertèbres de poissons, des articles facilement trouvables sur place.

On observe pourtant des goûts régionaux pour des bijoux en matières premières « étrangères », qui viennent de plus loin.

Par exemple, les habitants de l'Est de l'Europe raffolent de pendentifs de canines de loups ou de renards, des animaux que l'on trouve dans la région.

Mais ils apprécient aussi les coquillages de forme allongée.

Et dans le sud-ouest de la France, on aime les craches de cerf et les coquillages globuleux.

Les vêtements et les bijoux ne sont pas les seuls ornements dont disposent les Homo Sapiens pour se parer et plaire à l'autre.

Ils recouvrent aussi leur épiderme de peintures corporelles à l'ocre rouge.

Dans la grotte du Porc-Epic, en Ethiopie, des archéologues ont mis au jour des bâtonnets d'ocre rouge, dont les facettes montraient des signes d'abrasement sur des meules de formes et de tailles différentes.

La petite quantité qui était obtenue par ce procédé montre que ces bâtonnets servaient à obtenir une fine poudre, utilisée ensuite comme peinture corporelle.

Si l'ocre est fréquemment employé pour ses propriétés abrasives permettant de tanner le cuir des peaux animales en empêchant leur pourrissement et facilitant l'enlèvement des matières organiques résiduelles, il protège aussi la peau du fort rayonnement du soleil et empêche les piqûres d'insectes. Les paléolithiques n'hésitent pas à aller chercher ce matériau précieux à plus de 50 km de leur campement.

Nos ancêtres sont donc des tatoueurs hors pair.

Des pointes de roches volcaniques ont été découvertes en Mélanésie (des îles du Pacifique, au nord-est de l'Australie). Datées d'environ 4 000 ans, elles servaient à faire pénétrer le pigment sous la peau. Certaines statuettes présentent des scarifications, qui ont été interprétées comme des tatouages.

L'Homo Sapiens prend soin de sa peau, barrière principale contre les agressions extérieures et vecteur de synthèse de la vitamine D.

Elle est également un élément de communication entre les êtres.

Mais comment l'entretient-il ?

En usant de baumes hydratants, avec des masques nourrissants ?

C'est une hypothèse, mais aucun indice archéologique ne peut la confirmer.

Pour la protéger, l'homme paléolithique se dote d'une autre arme : le vêtement.

Les plus anciens connus ont été exhumés en Chine et en Sibérie, et datent d'environ 40 000 ans.

Qui dit vêtement dit couture, et qui dit couture dit aiguille à chas, inventée au même moment.

Si les premiers poinçons en os ont été trouvés à Blombos, en Afrique, et datés de 80 000 ans, l'apparition de l'aiguille à chas marque un tournant dans la vie de nos ancêtres. Ce qui peut paraître insignifiant à beaucoup - moi le premier - est capital.

Elle leur apporte esthétisme et efficacité.

Les peaux animales sont raclées ou épilées, ce qui donne des vêtements chauds, protégeant le corps contre les basses températures.

Le tannage imperméabilise le cuir et l'empêche de moisir.

On utilise à cet effet l'ocre, comme je vous l'ai dit, mais aussi le manganèse et la craie.

Certains utilisent les peaux des lièvres, des renards ou des écureuils pour apporter des nuances de couleurs aux vêtements, tout en renforçant l'étanchéité au niveau des poignets et de la capuche.

Lors des périodes plus chaudes, les paléolithiques revêtent des habits confectionnés en matières végétales.

Quant à la tête, elle est recouverte d'une coiffe, comme celle de la « Dame du Cavillon », constituée de 200 coquillages et de 22 craches de cerfs ocrées et enfilés dans le maillage de ficelle en fibre végétale, en tendon d'animales ou en lanière de cuir.

L'ornement constitue un langage visuel, manifestant des paramètres sociaux et économiques.

Il affirme déjà le statut social de l'individu et son appartenance à un groupe déterminé.

Même le corps est modifié pour intégrer la parure : les oreilles et les lèvres sont percées pour accueillir des boucles et les premiers piercings.

Grâce à l'ornement, on reconnaît au premier coup d'œil le chef, le chamane, un adolescent en cours d'initiation, une femme en recherche de partenaire, un couple, une mère ou une femme ménopausée.

Il concerne les hommes, les femmes et les enfants.

S'il est un marqueur hiérarchique, il témoigne d'un goût pour le beau et d'un désir de séduction.

Prendre soin de son apparence est un bon moyen de séduire l'autre et de trouver son partenaire.

Les hommes et les femmes du Paléolithique n'ont que l'embarras du choix : les chercheurs estiment que 150 000 individus se répartissent à cette période sur un immense territoire.

Il existe des lieux de rassemblement, comme à GUEU NEUR SDORF (Gönnersdorf), en Allemagne, où plusieurs groupes humains d'origines diverses se rencontrent et se mélangent.

Certaines gravures permettent de connaître l'origine des individus.

L'une d'elles, par exemple, est ornée de figures de mammouths, de phoques et de morses, preuve que certaines tribus viennent de très loin, de régions polaires.

D'autres montrent des femmes qui dansent, sautent et exécutent des farandoles.

Les danses font partie de la vie des groupes du Paléolithique.

Elles interviennent lors des grandes occasions de la vie collective, comme le souligne les recherches de l'ethnoarchéologie, l'étude des tribus du passé, qui avance des hypothèses grâce à sa « collègue », l'ethnologie qui, elle, s'intéresse aux groupes de chasseurs-cueilleurs actuels.

L'observation de leurs fonctionnements sociaux fournit des outils d'analyse pour aborder sociétés de la Préhistoire, notamment en ce qui concerne le rôle des femmes, ainsi que les liens existants entre les activités et leurs conséquences matérielles.

Les préhistoriens peuvent ensuite interpréter par déduction les données archéologiques.

L'ethnologie permet ainsi de structurer la méthodologie archéologique.

Il s'agit en fait d'observer et de décrire un phénomène social, son mécanisme et son expression matérielle.

Par exemple, l'existence d'une hiérarchie définie, fondée sur les chasseurs, les artisans ou les forgerons, comment fonctionne cette hiérarchie et comment elle se perpétue dans le temps.

On en apprend également plus sur le concept de transmission des savoirs et des valeurs qui permettent la survie du clan.

L'étude ethnologique révèle que les sociétés de chasseurs-cueilleurs actuels sont basées sur la chasse et la cueillette.

Elle met alors en lumière le fonctionnement des relations propres à une société, et les manières concrètes d'organiser les relations entre les individus, notamment entre les hommes et les femmes.

Elle permet également de comprendre les processus liés à la subsistance et à la reproduction, et comment ces sociétés s'adaptent à leur environnement.

Dans le cas qui nous intéresse, l'ethnologie révèle l'importance des femmes dans les sociétés traditionnelles, et l'effet des différentes activités sur les corps masculins et féminins.

C'est un moyen d'analyser les rôles respectifs des hommes et des femmes dans les sociétés préhistoriques à partir de l'archéologie elle-même, et ainsi de mieux comprendre les modes de vie des populations du Paléolithique.

Elle offre de nouveaux horizons interprétatifs qui écartent les visions et les clichés des sociétés contemporaines occidentales, en faisant le lien entre les données ethnographiques et les données archéologiques.

Alors attention ! Ces données sont à analyser avec prudence, car elles concernent des populations certes proches de celles des sociétés paléolithiques, mais qui ne sont pas isolées.

Elles peuvent entretenir des contacts avec des populations dotées de moyens techniques et de subsistance différents des leurs.

Il ne s'agit donc pas de « fossiles » vivants. Ce sont des hommes modernes, pas des hommes préhistoriques !

Alors, comment vivent-ils ensemble ?

On se rend compte que les mariages entre individus permettent de créer des alliances.

Les populations du Paléolithique semblent connaître les dangers de la consanguinité, car l'étude de l'ADN des

squelettes de cette période montre qu'il n'existe pas de mariages incestueux.

L'ADN révèle la parenté des restes osseux dans une même sépulture et, ainsi, la circulation des traces génétiques.

Les préhistoriens savent donc déceler les résidences, c'est-à-dire les couples formés d'un homme et d'une femme issus de deux lieux différents.

Elle est de deux sortes : patrilocale lorsque la femme part vivre dans la résidence de son époux, ou matrilocale, si c'est l'homme qui s'installe chez son épouse.

Ils analysent, pour cela, la diversité des chromosomes Y, transmis par l'homme, et de l'ADN mitochondrial, transmis par la femme.

Malheureusement, les sépultures multiples, contenant plusieurs squelettes, sont rares, et l'ADN est souvent trop dégradé pour qu'il soit possible d'en récupérer les données.

L'étude de l'ADN permet également d'établir les filiations, et savoir si elles sont patrilinéaires, lorsque les enfants appartiennent au groupe de filiation de leur père, ou si elles sont matrilinéaires, quand les enfants appartiennent au groupe de filiation de leur mère.

On peut ainsi retrouver les lignages, les clans et l'ancêtre paternel ou maternel commun. Ce qui est quand même extraordinaire ...

La filiation laisse une trace dans la distribution de la diversité des chromosomes Y ou ADN mitochondrial.

Pour la retracer, il faut extraire les données du chromosome Y et de l'ADN mitochondrial de suffisamment d'individus d'une même population, ce qui n'est pas chose facile lorsque l'ADN est trop endommagé.

Les résultats révèlent une organisation patrilinéaire en Europe de l'Ouest au Néolithique et en Pologne.

Ils montrent que les sociétés du Néolithique et de l'âge du Bronze sont majoritairement patrilinéaires.

#### IV Séduction et sexualité

Il nous faut quand même aborder LA question essentielle, le sexe ...

Les nouvelles recherches sur la femme préhistorique offrent de nouvelles données pour écrire une histoire sensuelle et intime de nos ancêtres.

L'étude de l'ADN révèle un brassage génétique assez homogène, qui montre que les sociétés paléolithiques échangent autant de femmes que d'hommes.

Peut-être même que la femme est libre de choisir son partenaire...

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs connaissent, au moins de façon empirique, les lois du sang et les dangers de la consanguinité.

Il faut donc échanger des hommes et des femmes issus de groupes humains différents pour éviter les maladies génétiques.

Et les mariages sont l'occasion de sceller des alliances entre groupes humains différents.

L'ADN révèle que des unions ont été constituées entre groupes humains éloignés géographiquement, scellant ainsi des alliances économiques et politiques sur de longues distances.

Et il semble que ce soient surtout les femmes qui partent vivre dans le clan de leur partenaire.

De cette manière, elle diffuse à son nouveau groupe les savoir-faire et les croyances de son groupe d'origine.

Elle favorise ainsi les progrès et les améliorations techniques.

La femme préhistorique est donc une source de richesse génétique et culturelle.

Mais peut-on imaginer une rencontre entre un homme et une femme sans affection, sans amour ?

En réalité, les comportements humains utilisés pour montrer l'affection ne laissent pas de traces archéologiques.

Pourtant, l'ethnologie montre qu'il n'y a pas de survie sans affection.

Même les animaux échangent entre eux des gestes tendres : ils se prennent dans les bras et se donnent des baisers.

Les stratégies de séduction varient aussi selon les groupes humains.

Par exemple, l'échange de baiser semble être largement répandu dans nos sociétés actuelles.

On peut donc imaginer qu'il l'était aussi dans les sociétés paléolithiques, sans toutefois être en mesure de l'affirmer avec certitude.

Une chercheuse américaine associée à l'université d'Etat du Michigan, s'est intéressée au baiser.

Elle s'est rendue compte qu'il n'était pas seulement culturel : il est aussi physiologique.

En effet, il sécrète de la dopamine, de l'ocytocine, aussi appelée « l'hormone de l'attachement », de la sérotonine et de l'adrénaline.

Un sacré cocktail explosif !

Il augmente la sensation de bien-être, et lie les deux partenaires de manière durable.

Les anthropologues ont compris que les liens durables entre les êtres dépendent de la pratique des gestes d'affection.

Ceux-ci sont très variés selon les groupes humains, mais il semble que ce soit la bouche qui attire plus que d'autres parties du visage, peut-être parce que c'est la

plus sensible. C'est aussi le premier moyen d'explorer le monde, surtout pour un bébé !

Et figurez-vous que la bouche d'une femme en dit long sur sa capacité de reproductrice.

Elle apparaît comme un véritable baromètre hormonal compréhensible par l'homme.

Ses formes rebondies trahissent un fort taux d'œstrogènes, et la font ressembler à une vulve.

Le site de Boqueirao, situé au cœur du parc national de la Serra da Capivara, au Brésil, conserve une trace unique à ce jour des pratiques d'affection de nos ancêtres.

Sur l'une des parois d'une grotte, deux personnages de profil, un plus petit que l'autre, tendent leur visage l'un vers l'autre, et échangent le baiser le plus long de l'Histoire, puisqu'il dure depuis 15 000 ans !

Après les baisers, les partenaires passent à une activité plus intime, mais essentielle à la survie du groupe : la sexualité.

Au vu du nombre considérable de représentations de vulves sur les parois des grottes, il semble certain qu'elle joue un rôle important dans le quotidien et l'univers mental des préhistoriques.

Plein de questions se posent alors ...

Comment interpréter ces dessins ?

Marquent-ils le respect que nos ancêtres portaient aux femmes ?

Sont-ils des images sensées agir de manière positive sur l'issue de la chasse ?

Des symboles de fertilité ?

Des images magiques pour favoriser la reproduction ?

Le YouPorn préhistorique ...

Difficile de le savoir.

Les vulves ne sont pas les seuls témoignages de l'activité sexuelle des paléolithiques.

Des plaquettes gravées retrouvées dans les grottes d'Enlène en Ariège, et de la Marche dans la Vienne sont ornées de scènes on ne peut plus explicites.

Sur l'une d'elles, deux corps gravés sont superposés, ployés vers l'avant, surpris en pleine levrette.

Sur une autre, des silhouettes féminines schématiques sont inclinées vers l'avant, interprétées comme des femmes offertes à leurs partenaires.

Sur une autre encore figure un couple debout, étroitement enlacé.

Leur interprétation est loin de faire l'unanimité parmi les spécialistes, car les plaquettes sont entièrement recouvertes d'un inextricable fouillis de traits.

Quoi qu'il en soit, ces scènes sont été taxées d'érotisme, voire de pornographie par les premiers préhistoriens qui les ont observées.

Mais cette vision reflète plutôt les fantasmes des sociétés modernes.

La sexualité repose sur des normes multiples qui sont propres à chaque groupe. La recherche du plaisir sexuel est un moyen de resserrer les liens entre les individus, tout en multipliant le nombre de fécondations et des naissances.

Toutefois, l'interprétation de toutes ces vulves et des quelques figurations masculines en érection n'est pas simple, et tout a été suggéré : signes de désirs, pratiques sexuelles débridées, images érotiques adressées aux hommes, etc.

On a même retrouvé - j'en ai fait mention dans un Café Histoire, sur Twitch, un jeudi soir - un sextoy préhistorique ... C'est à dire que le plaisir n'est pas oublié et déjà important ...

En l'absence de données archéologiques directes, la sexualité des hommes et des femmes de la Préhistoire est mal connue.

L'étude des représentations anthropomorphes dans l'art paléolithique apporte quelques indices pour comprendre quelle place occupe la sexualité dans la vie de nos ancêtres.

Le panneau central de la « galerie des Animaux » de la grotte Fronsac, en Dordogne, exhibe un grand phallus de 60 cm de long, sculpté en relief.

Il est entouré de représentations animales, un bison et 4 chevaux, d'une grille, d'une petite silhouette féminine schématique et de deux vulves.

On retrouve des phallus sculptés à l'extrémité d'une pendeloque, ou sur des « bâtons percés » en bois de renne.

On ignore quelle était la fonction de ces objets : parures ? objets rituels liés à la reproduction ?

De forme phallique, la pointe d'une sagaie était introduite dans le trou du bâton.

Ce procédé n'est pas sans évoquer la pénétration lors de l'acte sexuel.

Certains préhistoriens en déduisent une analogie entre la vulve et la blessure de l'animal chassé, et entre le phallus et l'arme perforante (la sagaie). Cela suggère une relation symbolique entre la chasse et l'acte sexuel.

Ce qui est certain, c'est que la femme est au centre de cet art paléolithique érotique.

Evoquons une gravure de l'ensemble mégalithique-mésolithique de Göbekli-Tepe, occupé entre 9700 et 6400 ans.

Elle représente une femme nue, les seins tombants, accroupie, les bras et les jambes écartés et pliés à

angle droit, laissant voir les grandes lèvres hypertrophiées de la vulve.

Les esprits échauffés y voient une invitation au coït, et parlent de la « première image érotique », sensées « évoquer les plaisirs procurés à la vue et autres sens par le corps féminin ».

Pour eux, cette gravure représente l'idéal convoité offert au désir des hommes. A les en croire, les statuettes féminines ne seraient que l'expression des besoins et des désirs des hommes préhistoriques.

Nous sommes là plutôt dans le reflet des mentalités des sociétés du XIX<sup>e</sup> siècle, où la femme est soumise à l'homme, et devient entre ses mains puissantes un simple objet.

Toutes ces représentations de vulves, de phallus et d'accouplement ne sont pas cachées, mais, au contraire, exposées à la vue de tous.

Cela suggère que nos ancêtres avaient une perception du sexe différente de la nôtre.

Pour eux, c'est un acte naturel, sans tabou.

Certains préhistoriens actuels énoncent l'hypothèse que ces signes témoignent de la prise de conscience du lien entre la procréation et l'acte sexuel, qui semble apparaître avec les Magdaléniens.

C'est en effet à cette période que les phallus apparaissent sur les parois, associés aux vulves.

Cela montrerait que les paléolithiques ont compris que les deux sexes sont complémentaires et nécessaires pour la « création » d'un nouvel être humain.

Auparavant, la naissance de l'enfant ayant lieu 9 mois après l'acte sexuel, elle aurait été perçue comme une reproduction monoparentale, faisant intervenir des forces surnaturelles.

La femme semblait être un être supérieur, capable de donner seule la vie.

Ces dessins et gravures à connotation sexuelle invitent à s'interroger sur les relations entre les hommes et les femmes préhistoriques.

S'il est possible de supposer l'existence d'unions durables, par contre, aucune preuve archéologique ne permet de l'affirmer.

Mais une chose est sûre, le mode de vie nomade des groupes de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique ne permet pas des unions polygames, qui engendreraient trop d'enfants.

Ces petits groupes ne devaient comprendre qu'un petit nombre d'individus, plus commode pour effectuer de longues distances en un laps de temps réduit.

De ce fait, il est possible d'imaginer que la femme, celle qui donne la vie et garantit la survie du clan, était aimée et respectée.

L'évolution humaine a entraîné des modifications physiques et comportementales, ce qui a eu un impact sur la manière d'envisager les unions charnelles.

La bipédie a rendu invisibles les signes de l'œstrus, c'est-à-dire la période de rut.

Il n'y avait alors plus de marqueurs extérieurs susceptibles de stimuler la sexualité.

La station debout entraîne l'apparition de signes « secondaires », comme des changements de comportement, une légère modification de l'acidité de la peau et donc de l'odeur, ou un renflement de la poitrine ou de la bouche.

Ces signes sont perçus par l'individu masculin.

De la même manière, les seins des femmes, à présent exposés en permanence au regard des mâles, se sont gonflés par l'ajout d'une importante masse de graisse.

Ils ont alors acquis un fort pouvoir érotisant, venant s'ajouter à celui des fesses, déjà attractives pour nos ancêtres quadrupèdes. La femme devient mystérieuse et acquiert une aura d'insaisissable reproductrice.

La sexualité n'est donc plus uniquement pulsionnelle, elle ne répond plus à un calendrier imposé par les périodes de fécondité féminine.

Les hommes du Paléolithique élaborent alors de nouvelles stratégies sociales.

Naît alors la notion de plaisir sexuel et la représentation symbolique des organes génitaux.

La sexualité est associée à la fertilité, capitale pour agrandir le groupe et renouveler les générations. Elle s'épanouit par le biais de gestes tendres, qui manifestent l'affection et l'amour, et qui renforcent les liens qui unissent deux amants. Ces gestes, importants dans la famille, se sont transmis jusqu'à aujourd'hui, et fondent notre Humanité.

## V La mère, pivot de la famille

La femme est la pièce maîtresse de l'unité familiale.

Sa bonne santé est essentielle pour la survie du groupe.

Certains avancent qu'elle maîtrise le cycle de ses règles et de sa fécondité, et décide quand elle désire un enfant ou pas. Elle serait en effet en mesure de contrôler sa maternité comme elle l'entend en utilisant, dans certains cas, des plantes aux vertus abortives.

Mais il faut également prendre en compte la forte mortalité infantile de cette époque.

C'est pour cette raison que certains préhistoriens réfutent la thèse du contrôle des naissances grâce aux plantes abortives, du moins appliquées au niveau du vagin.

En plus, cette pratique n'a laissé aucune trace archéologique. De fait, certains spécialistes pensent qu'elle n'apparaît qu'au Néolithique, lors de l'invention de l'élevage.

La femme paléolithique peut, en revanche, compter sur l'allaitement, qui bloque sa fertilité, et qui est ainsi une régulation naturelle des naissances.

Les contraintes liées aux déplacements réguliers et aux longues distances réduisent aussi le nombre des naissances.

Les paléoanthropologues estiment qu'une fille néanderthalienne était en âge de procréer à 11 ans, contre 12 ans pour le garçon, tandis qu'une fille Sapiens peut avoir son premier enfant à 13 ans.

Le garçon, lui, est pubère à l'âge de 14 ans.

La jeune femme du Paléolithique peut enfanter jusqu'à l'âge de 30 ans. Les chercheurs estiment donc qu'elle peut avoir 5 ou 6 enfants au maximum.

L'abri Tossel conserve une image surprenante : une gravure montrant une femme qui accouche, en carte à jouer.

Elle fait penser à une statuette particulière, représentant une femme en train d'accoucher, qui retient la tête du bébé avec les mains pour l'empêcher de tomber.

Si l'accouchement est un moment risqué pour la mère et l'enfant, il ne l'est peut-être pas autant que l'on peut le croire.

La bipédie a contraint le bassin de la femme préhistorique à s'élargir, afin d'assurer une meilleure répartition du poids du corps, tout en facilitant le mouvement.

Sa forme évasée et sa courbure sont idéales pour accueillir le fœtus.

Lorsqu'arrive le moment de donner la vie, la femme accouche debout.

Cette posture ne présente que des avantages : une meilleure ventilation, le bénéfice de la gravité et une pleine poussée des muscles du ventre et des cuisses.

La femme paléolithique possède la force musculaire d'une athlète de haut niveau, les conditions d'accouchement sont donc optimales.

La délivrance est moins douloureuse et plus facile.

Bien sûr, en cas de problème, la future mère peut toujours compter sur l'aide des autres femmes du groupe.

Cette technique est très efficace, puisque nous sommes encore là aujourd'hui !

L'homme est bipède depuis 7 millions d'années, donc le corps de la femme est parfaitement adapté à l'accouchement en station debout.

L'instinct maternel est inscrit dans les gènes.

C'est une mécanique biologique, et elle agit aussi dans le monde animal.

La mère et l'enfant sécrètent tous deux l'ocytocine, l'hormone de l'attachement, qui crée un lien très fort entre la jeune mère et son nourrisson.

Ce lien ne cesse ensuite de se renforcer au fil des ans.

L'ethnologie nous apprend que, chez les chasseur-cueilleurs actuels, les grossesses sont espacées de 3 ou 4 ans.

L'allaitement y est pour beaucoup.

Il en allait probablement de même dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs paléolithiques.

La signature isotopique du lait, contenue dans les dents, indique que l'enfant est sevré entre 2 et 6 ans.

Le lait maternel constitue une alimentation saine et riche pour les petits sapiens, et bloque donc la fertilité de la mère.

Elle peut alors se consacrer pleinement à son nouveau-né.

Comme le nombre d'enfants est limité dans les groupes de nomades, tout le groupe se charge de leur éducation.

Les enfants grandissent ainsi dans de bonnes conditions, propices à leur épanouissement.

Les femmes ménopausées jouent également un rôle social important.

Elles représentent 1/3 des populations modernes, et elles peuvent vivre en bonne santé jusqu'à 60 ans dans les sociétés traditionnelles.

Les hommes préhistoriques connaissent le phénomène de la ménopause.

Et si la période de fertilité est plus courte que la période de stérilité, c'est qu'il présente un avantage évolutif.

La femme qui ne peut plus avoir d'enfant peut investir son énergie dans la survie du groupe.

Elle s'engage dans l'éducation des enfants, ce qui soulage les jeunes mères, qui peuvent avoir d'autres enfants.

Mais elle ne fait pas que du baby-sitting.

Elle cueille les plantes comestibles et médicinales, chasse du petit gibier, pêche, sculpte, taille les outils, coud des vêtements ou des sacs, et tisse des filets.

Tandis qu'elle pourvoit à la nourriture des enfants sevrés, la jeune mère, plus sereine et rassurée sur l'avenir de ses jeunes enfants, est plus productive, et donne une descendance plus nombreuse.

Le groupe y trouve donc tout son intérêt.

La femme ménopausée est protégée et respectée, et son espérance de vie est plus longue.

En réalité, c'est elle qui procure toute la nourriture dont le clan a besoin pour sa subsistance.

Contrairement à la chasse au grand gibier, qui représente seulement 5% de l'apport nutritionnel, la chasse au petit gibier et la cueillette des fruits et des légumineuses représentent 30% des ressources nutritionnelles.

La femme ménopausée creuse aussi le sol pour déterrer des tubercules, cachées à plus d'un mètre de profondeur.

Notons aussi que la chasse au cerf ou au mammoth est réglée par une grande part de hasard, l'apport de viande n'est pas garanti, alors que la chasse au lapin ou la pêche assure un apport constant et certain de nourriture.

Enfin, elle transmet son savoir aux plus jeunes pour qu'ils deviennent autonomes et perpétuent les traditions du groupe.

Cet apprentissage prend du temps.

On suppose donc, puisqu'une femme ménopausée peut espérer atteindre 50 ans, qu'elle est nourrie, logée, blanchie, bref protégée afin qu'elle puisse « former » les plus jeunes.

Parmi la somme de connaissance que ces « grands-mères » transmettent aux jeunes, il y a peut-être aussi les mystères de la reproduction humaine.

Et peut-être ont-elles emmené les jeunes filles au seuil de la puberté jusqu'au Roc-aux-Sorciers, à Angles-sur-l'Anglin, dans la Vienne, une sorte de sanctuaire entièrement gravé et peint, datant d'environ 15 000 ans.

Aménagé par des population magdaléniennes (17 000 -12 000 ans), cet abri renferme en son sein des sculptures monumentales, en grande majorité féminines.

Même le plafond est recouvert de peintures et de sculptures, sur une surface de 500 m<sup>2</sup> . Quant aux parois, elles servent de support à des scènes faisant intervenir des figures humaines et animales, des chevaux, des bouquetins, des bisons et de félins, toutes grandeur nature.

Le tout se déroule sur 15 m de frise. Deux bouquetins et une tête humaine accueillent le visiteur.

Suit un troupeau de caprinés, assistant au combat de deux mâles en rut pour une femelle en chaleur, accompagnée de son petit.

Fait exceptionnel : le pis et les trayons de la bisonne sont représentés.

En outre, la femelle redresse la queue, laisse apercevoir sa vulve dilatée.

Au cœur de la frise se tiennent, debout, 3 femmes sculptées en demi-relief dans le calcaire, tout au fond de l'abri. Elles sont juxtaposées, nues, sans tête, ni bras, ni jambes.

L'accent est mis sur les caractères sexuels.

La première femme est représentée de trois quarts, le buste de face, le triangle pubien fortement marqué.

Une incision, soulignée par une ligne de pigmentation, joint le nombril au pubis. La jeune femme est visiblement enceinte. La deuxième figure est représentée de face, le ventre rond, la poitrine rebondie et la vulve ouverte.

Il s'agit probablement d'une femme venant d'accoucher, et prête à allaiter.

Enfin, la troisième apparaît sans rondeurs, le triangle pubien figuré de façon géométrique. Elle est imbriquée dans deux bisons.

Nous sommes là en présence d'un véritable outil pédagogique, mettant en scène non une femme en particulier, puisqu'elle n'a ni tête, ni bras, ni jambes, mais la femme en générale, soulignée par les attributs sexuels.

Ces trois figures féminines illustrent le cycle de la vie, transcrit par les différentes morphologies du corps de la femme.

Les artistes ont poussé loin leur réalisme jusqu'à utiliser les reliefs naturels de la paroi.

Ce panneau fait le lien entre l'acte sexuel et la procréation, illustré avec des bouquetins en période de rut.

Ce détail n'en est en fait pas un : en effet, les hommes du Paléolithique ont réalisé que la période de gestation du bison est la même que celle des humains, 9 mois.

Or, la femme est souvent associée au bison, ce qui prouve la parfaite connaissance des processus procréatifs de nos ancêtres, connectés à leur environnement.

Ils se sont appuyés sur leurs observations pour élaborer une symbolique complexe, allant peut-être jusqu'à créer un véritable mythe, ou tout du moins une allégorie de la fécondité.

La femme est au cœur de ce site, car c'est son corps qui donne la vie.

Ces peintures seraient le moyen de traduire une pensée par le corps féminin.

Les Magdaléniens ont composé toute une mythologie autour de la fertilité humaine, liée aux figures animales, faisant intervenir des forces supérieures qui agissent dans la création d'un nouvel être humain.

Ces représentations, aujourd'hui dissimulées au fond d'un abri obscur, ne l'étaient pas à l'époque de leur réalisation. Elles étaient visibles de loin, rehaussées par l'application d'ocre et de charbon, à travers une toundra dégagée. Exposées à la lumière du jour, elles étaient accessibles à tout le monde.

La femme enceinte est une figure qui est omniprésente dans l'art préhistorique.

On ne compte plus les sculptures, les gravures et les peintures qui la représentent.

On peut évoquer, par exemple, la « femme au renne » de Laugerie-Basse, une gravure montrant une femme au ventre rebondi couchée sous un renne, ou la « Vénus à la corne » de Laussel, ou encore celle de la grotte de Commarque, en Dordogne, dont les seins bien marqués et le ventre rond sont sans équivoque.

Les fameuses « Vénus » le sont également, pour la plupart.

Certains chercheurs ont vu, dans ces statuettes, des autoportraits.

Selon leur hypothèse, ces femmes se seraient représentées telles qu'elles se voyaient en baissant la tête, ce qui pourrait expliquer l'exagération de la poitrine et du ventre, la petitesse des jambes et l'absence de visage. Une thèse qui semble peu crédible, car il leur suffisait de regarder leurs compagnes.

D'autres évoquent la possibilité qu'ils s'agissent d'amulettes protectrices portées par les femmes pendant leur grossesse et leur accouchement. Cette hypothèse est plus solide, car bon nombre de statuettes sont percées d'un trou ou dotées d'un anneau, permettant de les suspendre à un cordon.

Il en va peut-être ainsi des 15 sculptures découvertes dans les grottes de Grimaldi dont 9, sur le point

d'accoucher, présentent une vulve dilatée, à travers laquelle émerge la tête du bébé.

De même les statuettes supposées enceintes de Kostienki. L'une d'entre elles attire particulièrement l'attention : des lanières, passées autour du buste, se joignent en un lien qui unit les poignets.

Elles ont été interprétées comme un procédé facilitant l'accouchement.

Quant aux 21 sillons qui scarifient les statuettes de Mal'ta, certains chercheurs y ont vu une sorte d'aide-mémoire permettant aux femmes de maîtriser leur fertilité.

De même, la corne de la Vénus de Laussel, ornée de traits gravés, serait une sorte de calendrier obstétrical.

Cette hypothèse est plausible, mais très controversée, et l'archéologie ne peut permettre de la confirmer ou de la réfuter.

Qui qu'il en soit, il est évident que les femmes sont au centre de la confection et de l'utilisation de ces statuettes. Peut-être même que ce sont elles qui ont réalisé ces objets, des amulettes transmises de femme en femme.

Toutes ces représentations, sculptées, gravées ou peintes, de femmes enceintes ou en train d'allaiter, de vulves, de bouquetins ou de bisons en rut, témoignent de l'importance donnée par ces sociétés de chasseurs-

cueilleurs du Paléolithique à la naissance des enfants, car elle incarne la survie du clan.

Cette importance est telle que la puissance de l'enfantement a été magnifiée, sublimée dans une élaboration intellectuelle et symbolique d'un véritable mythe.

Ce mythe se développe et s'épanouit autour de la figure de la femme.

Ce simple fait doit nous interroger sur la place qu'elle occupe au sein des sociétés de chasseurs-cueilleurs paléolithiques.

## VI Femme au foyer ou « femme d'affaire » ?

Un cliché bien ancré dans les esprits depuis la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle est celui que la division sexuée du travail est une norme établie depuis la nuit des temps.

Elle serait naturelle et donc irrémédiable.

Pour les préhistoriens de l'époque, c'est l'évidence même : l'homme chasse et tue, la femme enfante et est soumise au mâle tout-puissant.

Il est impensable que des tâches considérées comme nobles et viriles aient pu être accomplies par des représentantes du sexe faible.

Et pourtant ... les données archéologiques dessinent une organisation du travail au Paléolithique bien différente de cette vision réductrice et, j'ose le mot, misogyne.

Certaines plaquettes de blocs calcaires, d'os ou de bois de renne sont ornées de scènes de chasse, réalisées durant le Paléolithique magdalénien.

Y évoluent des silhouettes masculines et féminines. Ainsi, les femmes auraient pris part aux chasses au grand gibier, contrairement à ce que l'on affirmait jusqu'ici.

Certains préhistoriens arguent que les scènes de chasse sont rares et discutables.

C'est vrai, cette hypothèse n'est pas à écarter.

Le seul argument qui poussait les chercheurs des années passées à refuser le statut de chasseresse à la femme était sa supposée constitution fragile.

Or, on a vu tout à l'heure qu'elle est dotée d'une musculature digne d'une athlète de haut niveau.

Elle est donc tout à fait capable d'accomplir les mêmes tâches et les mêmes activités que les hommes, y compris la chasse.

D'ailleurs, la chasse est-elle une activité exclusivement masculine ?

Pas si l'on en croit les ethnologues. D'après ce qu'ils ont observé dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs

actuelles, les femmes participent à la chasse. Il est donc probable que cette activité intégrait déjà les femmes paléolithiques. Robustes et musclées, elles étaient en mesure d'accomplir les tâches nécessaires à leur subsistance. Et il semble certain qu'elles avaient accès à la viande des animaux tués, riches en protéines, car des carences alimentaires auraient été préjudiciables à leur longévité ainsi qu'à la survie des tout-petits.

Cette hypothèse est plausible, mais le manque de preuves archéologiques nous empêche de l'affirmer avec certitude.

L'utilisation répétée d'armes de chasse, comme la lance ou la sagaie, laisse des traces sur le squelette. Elles apparaissent bien, mais presque uniquement sur des restes d'individus masculins. Il faut cependant garder à l'esprit que peu de squelettes de cette période ont été découverts à ce jour. Il est donc difficile de conclure.

En plus, l'activité économique dépend des normes de chaque groupe humain. Par exemple, le site de WILAMAYA PATCHA Wilamaya Patjxa, au Pérou, perché à 3 925 m d'altitude, révèle que les peuples andins vivaient de chasse et de cueillette autour de 8 000 ans avant le présent.

Cinq fosses, contenant 6 individus, y ont été découvertes. Elles renfermaient les restes de deux chasseurs, comme le montre les pointes de projectile, les grattoirs, les couteaux et les éclats de pierre qui ont été déposés auprès d'eux.

Or, l'un des chasseurs était une femme.

Encore plus flagrant : 10 sites américains du Pléistocène tardif (entre 12 000 et 8 000 ans), ont livré 11 sépultures féminines, associées à des armes. Ces exemples nous prouvent que, dans certaines parties du globe, les femmes ont été pleinement intégrées à la chasse.

Il semble également qu'au Paléolithique, le travail soit relativement indifférencié.

Les femmes, et peut-être aussi les hommes, participent à la chasse au petit gibier, à l'aide de bâtons à fourir (à creuser), de gourdins ou de pièges, comme l'enfumage ou les collets, au ramassage de coquillages et à la collecte de plantes.

De même, la femme a pu participer à toutes les étapes de la chasse au grand gibier : repérage et déchiffrement des traces du gibier, élaboration des stratégies de chasses, tireuses... Certains chercheurs pensent qu'elles se chargent surtout de rabattre les grandes proies, en les menant jusqu'au lanceurs de sagaies, à l'affût. Ce sont donc elles qui risquent le plus leur vie.

Je le disais tout à l'heure, les activités répétées laissent des traces sur le squelette humain.

La pratique régulière du lancer de sagaie entraîne des lésions sur les os au niveau des attaches des tendons et des ligaments.

On les trouve aujourd'hui sur les bras des lanceurs de javelot et des femmes en périménopause.

Si l'archéologie révèle que les femmes néanderthaliennes lancent aussi des lances, et donc chassent au côté des hommes, il existe peu de données de ce type pour les femmes du Paléolithique supérieur.

En revanche, la morphologie des os longs du bras de 37 squelettes européens de la fin du Paléolithique et du Mésolithique révèle une forte augmentation de l'intensité de l'activité du bras.

Par ailleurs, les restes osseux masculins gardent les traces de blessures au coude et d'arrachement des os cicatrisés, caractéristiques d'une pratique intense du lancer de sagaie. L'utilisation régulière d'armes de jet ne concernerait donc que les hommes.

Cela pourrait s'expliquer par le statut de « protégée » de la femme, garante encore une fois de la survie du clan par son pouvoir d'enfantement.

Les chasseurs auraient voulu les écarter des dangers qui accompagnent chacune des expéditions de chasse. Mais il faut garder à l'esprit que chaque groupe humain possède ses propres règles et sa propre organisation sociale.

S'il apparaît que les groupes de chasse sont plutôt masculins, il existe, encore aujourd'hui, des sociétés de femmes chasseresses.

Au Honduras, une femme a été enterrée avec, à ses côtés, tout un armement de chasse.

Il est également probable que tout le groupe participe à la chasse. Chaque paire de bras est mise à contribution pour subvenir aux besoins alimentaires du clan.

Des fouilles entreprises à Pincevent, en région parisienne, ont mis au jour un site de campement de chasseurs magdaléniens vieux de 13 000 ans.

Il renfermait encore les restes de plus de 76 rennes, ce qui donne 3 tonnes de viande !

Les 30 individus qui constituaient le groupe n'étaient pas de trop pour réaliser le colossal travail de traitement de la viande séchée, ainsi que de sa conservation.

Il fallait ensuite enlever la peau pour en faire des vêtements.

Tout le groupe y prenait part, hommes, femmes et enfants.

La complémentarité est essentielle à la survie du groupe.

Les ethnologues se sont également aperçus que, dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs actuelles, la chasse au grand gibier ne représente qu'un tiers de l'apport de nourriture.

Le reste est fourni par la chasse au petit gibier, comme les lièvres, un apport alimentaire plus stable que le grand gibier, assuré par les femmes.

Elles complètent ensuite par la récolte des plantes, des racines, des herbes, des fruits et des noix, ainsi que par le ramassage de coquillages.

Elles savent aussi pêcher, comme le montrent les innombrables vertèbres de poissons et les restes de crustacés et de mollusques, riches en vitamine D, en acide gras et en iode.

Elles pêchent aussi les coques et les huîtres, et même les baleines, comme le prouve la grotte de Nerja, en Espagne, vieille de 14 000 ans.

La pêche est parfaitement compatible avec la garde des enfants, certainement ravis de ramasser des coquillages !

La structure et l'usure des dents indiquent que les plantes font également partie de l'alimentation des hommes du Paléolithique. Les végétaux représentent en effet 70% de l'apport de nourriture.

Les femmes connaissent l'usage des plantes non seulement pour la cuisine, mais aussi pour la préparation de philtres et d'onguents. Elles sont parfaitement au fait de leurs vertus alimentaires et médicinales. Il est donc probable qu'elles soient les guérisseuses du clan, voire les premiers médecins de l'Humanité.

Les ethnologues ont aussi constaté que les chasseurs-cueilleurs actuels ne consacrent que 12 à 19 heures par semaine pour la recherche de nourriture.

Ils se gardent du temps pour l'artisanat, l'art, l'éducation des enfants et les interactions sociales.

La cohésion et la solidarité sont essentielles à la survie du groupe. Tout le monde participe à la dynamique du groupe, y compris les femmes.

Une plaquette en pierre découverte à Gönnersdorf est ornée de l'image d'une femme debout. Un bébé se tient sur son dos par un objet révolutionnaire : un porte-bébé !

Les mains de la mère sont ainsi libérées pour accomplir les tâches nécessaires à la subsistance du groupe.

Chez les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, la répartition des tâches est établie en fonction des aptitudes et des compétences de chacun.

Cela garantit une meilleure efficacité et une meilleure ambiance collective. C » qui implique également des spécialités, et bientôt de véritables savoirs-faires.

Un campement de chasseurs de mammouths situé à Dolni Vestonice, en République tchèque, a livré des traces d'activités techniques : une Vénus en argile cuite et l'empreinte d'objets en matière végétale, composés de nœuds et de fils tressés.

Cette empreinte en négatif d'un objet tressé ou filé, peut-être un filet de pêche, témoigne de l'existence d'un artisanat basé sur le travail des fibres végétales, qui représente 90% des objets produits par les femmes.

On peut évoquer les besaces, indispensables pour transporter tout ce dont la tribu a besoin : morceaux de viandes, outils en pierre ou en os, etc.

Là se dévoile tout le talent de la femme préhistorique, qui confectionne avec art des objets raffinés, des vêtements chauds, des habits confortables, des sacs à main ou des sacs à dos.

La récolte et le travail des fibres végétales permet aussi de confectionner des cordes, utiles pour le maintien des échafaudages nécessaires au décor des parois.

Le travail des textiles et la vannerie ont longtemps été négligés, car il s'agit de matières organiques, qui disparaissent avec le temps.

Les recherches récentes mettent en lumière des techniques textiles effectives, diversifiées et sophistiquées : des cordes à un et plusieurs brins ou tressées, des filets noués, des paniers d'osier tressés, le tissage à cordes simples et croisées, ou encore simples et sergés.

Certains sites ont livré les restes de métiers à tisser, témoignant de l'abondante production textile de l'époque, ainsi que de l'importance, encore une fois, du rôle des femmes.

Ce sont elles qui réalisent les instruments de portage, tels que les paniers, les sacs portés à la main, sur le dos ou autour de la tête, indispensables à l'économie de nomades, qu'il s'agisse du portage des enfants, des produits de la collecte ou d'autres charges.

Ces éléments sont également essentiels à l'échange de produits finis et de matières premières.

Les figurines en argile ou en ivoire restent les seuls témoins de l'extraordinaire variété d'objets issus du travail des fibres : pièges, filets, vêtements tissés ou cousus, pagnes, jupes, bandeaux, manteaux, capuches, chapeaux, coquillages tissés et objets de parure, résilles, colliers.

Et comment oublier la fabuleuse résille qui coiffe la tête de la « Dame à la capuche » de Brassempouy ?

La grande minutie de réalisation de ces statuettes permet aux chercheurs de reconnaître les techniques de couture, les points et même le nombre de torons des cordes torsadées (les torons sont des gros fils tordus ensemble) !

Il n'y a également aucune raison pour que la femme soit écartée du travail de la pierre.

C'est une activité qui demande un apprentissage long et rigoureux, de la dextérité et de l'intelligence, des qualités qui se retrouvent aussi bien chez les hommes que les femmes. Et vous vous doutez qu'on m'a forcé à dire ça ... Allez, je plaisante ...

Il est vrai que, dans nos sociétés actuelles, cette tâche est plutôt masculine, mais ça dépend des cultures.

Par exemple, en hiver, les Dolganes de Sibérie partent chasser pendant une période longue. En leur absence, les femmes taillent les outils qui leur servent pour accomplir leurs tâches de la vie quotidienne.

Le site de Pincevent a livré deux espaces de « travail ». Le premier conservait des outils achevés, sortis des mains d'un artisan plein de dextérité et d'expérience, tandis que le second renfermait des outils moins aboutis, ainsi que des traces de travail des os et des peaux : grattoirs, galets, aiguilles, lissoirs... Curieusement, les préhistoriens actuels veulent voir dans le premier espace celui réservé aux hommes, car les outils y sont de meilleure qualité et, dans l'autre, celui réservé aux femmes, car, selon eux, elles ont moins de dextérité et de temps d'apprentissage que les hommes. Les outils retrouvés à cet endroit ne « sont pas extraordinaires », mais efficaces pour toutes les tâches du quotidien.

Ces outils sont notamment utiles pour la confection de vêtements légers, portés durant la saison estivale. Ils sont réalisés à partir de fibres végétales, qui donnent des habits souples, résistants et esthétiques.

Le bois, le roseau et les feuilles entrent également dans la construction des huttes et la fabrication de récipients pour la cuisson et de paniers.

Dans les sociétés traditionnelles, cette tâche est surtout attribuée aux femmes, comme chez les Inuits ou les Amérindiens.

En revanche, en Afrique subsaharienne, ce sont les hommes qui se chargent du tissage.

Il n'y a pas vraiment de division sexuelle des tâches domestiques.

Quant aux parures, elles sont portées par les hommes et les femmes.

Il peut s'agir d'une série de tiges divisées en segments, amincies en forme d'ampoule. Elles peuvent être passées à la meule et cousues sur les vêtements, en formant des motifs. De nombreuses perles très fines, de 6 mm de circonférence en moyenne, ont été découvertes sur les squelettes. Seules les mains petites et fines de femmes ont pu les réaliser. Elles sont donc tisserandes, couturières et bijoutières.

Le travail du cuir laisse des traces sur les dents, car la peau est mastiquée pour la rendre plus souple.

Par ailleurs, les incisives servent en quelque sorte de 3<sup>e</sup> main pour le tressage, comme le montrent les traces d'usures laissées sur ces dents.

Sur les squelettes des Néanderthaliennes, les dents sont plus usées que chez les hommes.

Les traces archéologiques laissent penser qu'il existe peut-être une distribution sexuelle du travail en ce qui

concerne les tâches non alimentaires, mais cela n'est pas certain.

En République tchèque, des petits objets en céramique cuits au four portent des empreintes digitales féminines. Les femmes participent donc à la réalisation de statuettes animalières et humaines.

Mais il est impossible d'affirmer qu'elles ont entièrement réalisé ces objets.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'elles contribuent largement à l'amélioration des conditions de vie et à l'avancée technologique globale de l'humanité.

Le site paléolithique d'Ohalo, en Israël, situé au bord du lac de Tibériade, et daté de 19 000 ans avant le présent, était, jusqu'à présent, totalement immergé.

Mais le réchauffement climatique a considérablement abaissé le niveau de l'eau, révélant alors les vestiges d'un proto-village.

Il a livré des fragments de filets de pêche, montrant que la pêche ne se pratique pas uniquement à mains nues et au harpon, techniques réservées aux individus masculins. Là aussi, les femmes partaient à la pêche au filet.

Ce site a également révélé les traces de la première domestication de nombreuses espèces végétales : des graines de céréales sauvages, comme le brome, le millet ou l'orge, des légumineuses, comme les lentilles

et les pois chiches, et des fruits délicats, comme la figue et la framboise.

Il pourrait s'agir d'un autre aspect possible du rôle des femmes dans la subsistance du groupe.

En effet, les graines de céréales, les légumineuses, les glands et les fruits constituent entre 50 et 70% des apports caloriques et protéiques nécessaires à l'alimentation du clan.

Le site d'Ohalo a également livré des centaines de milliers de graines : tamaris, chêne, térébinthe, des dizaines d'espèces de céréales et de légumineuses. Non loin, dans les restes d'une hutte, a été découvert une pierre modelée et fixée au sol avec des cailloux.

Les graines éparpillées autour prouvent qu'il s'agit d'une meule.

Les marques d'usure, d'amidon et de céréales indiquent qu'elle a servi à fabriquer de la farine, transformée ensuite pour obtenir une pâte. Cette pâte servait à façonner du pain, comme celui découvert sur le site jordanien de Shubayqa, vieux de 14 000 ans.

Mais qui se servait de cette meule : les hommes ou les femmes ?

Un campement vieux de 9 000 ans, situé à Abu Hureyra, en Syrie, permet de répondre à cette question.

A côté des huttes se trouve une nécropole.

L'étude des squelettes féminins a mis en évidence des lésions articulaires au niveau des chevilles, des genoux, du bas du dos et à la base des orteils.

Ces lésions sont caractéristiques des positions agenouillées dynamiques et prolongées, comme pour la mouture des grains sur une meule.

On retrouve les mêmes chez nos poseurs de moquette.

Associée à la découverte de plusieurs meules dite de va-et-vient, cette analyse prouve que ce sont bien les femmes qui broient les grains pour obtenir de la farine.

La femme du Paléolithique connaît parfaitement le cycle de reproduction des céréales sauvages.

Il est donc possible d'envisager qu'en ayant l'idée de protéger les semences et de les semer, c'est à elle que revient l'honneur d'inventer l'agriculture.

Même si, en étant parfaitement honnête, il s'agit d'un processus long, et pas forcément dû uniquement aux femmes.

Après la collecte massive des baies et des végétaux, les contenants conservent les aliments solides et liquides.

La poterie permet ainsi de transporter les denrées plus intensivement et plus loin.

La femme joue donc un rôle crucial dans l'épanouissement culturel des groupes de la Préhistoire.

Elle ouvre la porte à la transition néolithique, car elle est la première à semer et à récolter. Elle est donc à

l'origine de l'invention de l'horticulture et de l'agriculture.

A force de pratiquer la cueillette, elle connaît bien les graines, les terres fertiles, le rythme des saisons et la croissance des plantes.

Elle finit par produire elle-même les plantes que le groupe consomme.

Peut-être est-ce elle qui invente la houe de bois, le premier instrument agricole.

C'est l'apparition de l'araire au soc de métal qui marque le passage d'un statut favorable des femmes à une condition plus infériorisée.

## VII Femme artiste ?

La femme est le sujet privilégié des sculptures, gravures et peintures préhistoriques.

Mais est-il possible qu'elle soit elle-même l'auteur de ces productions artistiques ?

Il est, bien entendu, difficile de déterminer le sexe des auteurs des œuvres pariétales et mobilières.

Toutefois, les sociétés traditionnelles, comme par exemple chez les pygmées du Congo ou les Aborigènes d'Australie, laissent une place privilégiée aux femmes dans le domaine artistique.

Il n'est pas inimaginable que les femmes du Paléolithique soient simultanément couturières, tisserandes, bijoutières, cuisinières, sculptrices et peintres.

Mais, avant de peindre, encore faut-il acquérir les matières premières, notamment les pigments rares et exotiques.

Le clan monte régulièrement des expéditions afin d'en obtenir auprès des clans voisins.

Il faut souvent prévoir une longue marche.

Si rien n'empêche les femmes de faire partie de ces expéditions, rien ne le prouve non plus.

Les groupes préhistoriques consacrent du temps et de l'énergie pour obtenir ces matériaux précieux. Cela montre la place importante des productions esthétiques dans ces sociétés de chasseurs-cueilleurs.

Le principal argument employé généralement pour interdire la production artistique à la femme préhistorique est que les peintures se trouvent au fond des grottes.

L'accès étant déjà difficile pour un homme jeune et sportif, il semblait impensable qu'une femme puisse y accéder.

Or, la femme paléolithique est aussi musclée et sportive que son compagnon, elle possède donc les mêmes aptitudes physiques que lui.

Autre préjugé, tout aussi sexiste : la femme serait incapable d'élaborer une création riche et symbolique. Au vu des innombrables talents et de l'impressionnante production artisanale de la femme préhistorique, cette thèse obsolète ne tient plus la route.

Dans la grotte de Pech Merle, le célèbre « panneau des chevaux », peint il y a 25 000 ans, est entouré d'empreintes de mains.

De plus en plus de préhistoriens suggèrent qu'elles pourraient être les signatures de ceux (ou celles) qui ont peint ce panneau.

Certaines sont, à n'en pas douter, des mains féminines. Ce serait la preuve que les femmes, aussi, se rendent au fin fond des grottes pour orner les parois de scènes extraordinaires.

Cependant, cette hypothèse (celle de la signature) est à prendre avec des pincettes, car rien ne prouve qu'il s'agit véritablement de signatures.

D'ailleurs, certaines d'entre elles sont isolées.

Elles pourraient tout aussi bien être des marques de passage, comme nos graffiti modernes.

En revanche, les empreintes de pas découvertes sur le sol de la grotte d'Aldène, laissées il y a 8 000 ans par les hommes préhistoriques, prouvent qu'ils étaient accompagnés de femmes.

Ces empreintes, au nombre de 600, ont été interprétées par des pisteurs de Namibie, afin de leur redonner une histoire. Devant ces experts en piste, les hommes et les femmes qui sont venus dans cette grotte reprennent vie.

Une première femme avance avec assurance.

Soudain, elle glisse et se rattrape avec le pied droit.

Une autre femme arrive derrière elle, se redresse pour relever un fardeau ou un enfant sur son dos, puis reprend la marche en hâte.

D'autres membres du groupe semblent, eux aussi, porter des enfants.

Les pisteurs comptent en tout 26 individus, dont des femmes, peut-être surpris par une torche en train de s'éteindre, qui les contraint de regagner l'air libre le plus rapidement possible.

Ces empreintes prouvent que le royaume souterrain n'est pas réservé aux hommes.

D'autres empreintes de pas parsèment le sol de la grotte d'Aldène, dans l'Hérault.

Parmi elles, des empreintes de pas féminines.

L'une d'elles, à l'aller, semble avoir les mains libres. Mais, au retour, ses pieds s'enfoncent davantage, et elle avance à plus faible allure.

Que transporte-t-elle : des pierres, de l'argile ?

La réponse est à chercher du côté des empreintes.

A l'aller, les empreintes de pas de la femme sont accompagnées de celles d'un enfant.

Mais elles disparaissent sur le chemin du retour.

Où sont-elles passées ?

Autre indice : des traces de charbon brûlé sur les parois, à hauteur des yeux.

Elles proviennent des torches utilisées pour éclairer le chemin dans les méandres de la grotte, et servent à baliser le chemin, afin de ne pas se perdre dans ce labyrinthe.

Or, les chercheurs ont réussi, à partir de la forme de ces traces, à retrouver la forme des torches. Selon leurs estimations, ce type de torche éclaire entre 30 et 40 minutes chacune.

Le nombre de torches utilisées suggère que le groupe a passé de 3 à 4 heures sous terre.

Quelle expédition !

Fatigué après une si longue marche, l'enfant a probablement demandé à sa mère de le porter sur son dos.

La pratique de l'art semble être valorisée par le groupe, car atteindre un tel niveau de connaissances techniques et d'expériences exige un long temps d'apprentissage et de pratiques, d'expérimentations.

Cela nécessite probablement des milliers d'heures d'entraînement.

Les artistes semblent avoir bénéficié d'un temps aménagé rien que pour eux, afin de leur laisser l'occasion de travailler leur talent.

Ce sont sans aucun doute des personnages importants. On peut supposer que le talent de chacun est repéré très tôt et est mis au service sert du groupe, dans l'objectif de favoriser sa subsistance.

S'il est difficile de déterminer si un objet a été réalisé par une femme ou un homme, les données ethnographiques et les vestiges archéologiques proposent quelques modèles.

Ils n'apportent cependant aucune certitude, et il serait dangereux de généraliser.

La spécialisation n'est pas favorable à la survie d'un petit groupe de personnes.

Il est donc logique que les femmes exercent différentes activités, de la même manière que les hommes.

Ainsi, si les femmes savent tailler le silex, les hommes savent aussi se préparer à manger.

Chacun, à l'exception des enfants, sait se débrouiller seul.

La survie du clan repose aussi sur la coopération entre tous ses membres, et le partage des tâches se fait en fonction des compétences de chacun.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique sont basées sur une organisation raisonnée et souple.

Il n'y a donc pas encore de division stricte du travail.

## VIII Femmes de pouvoir

Nous avons vu que les recherches récentes montrent que la femme bénéficie d'un statut privilégié au sein des tribus du Paléolithique supérieur.

Mais est-elle, pour autant, une femme de pouvoir ?  
Comment le prouver ?

Homo Sapiens enterre ses morts en Europe et au Proche-Orient depuis au moins 140 000 ans.

Des squelettes féminins ont été découverts dans plusieurs sépultures du Paléolithique.

Tout le monde est représenté : les hommes, les femmes, les enfants, les nouveau-nés et même un foetus.

Les sépultures masculines semblent être un peu plus nombreuses.

Cependant, le sexe de plusieurs squelettes n'a pas été déterminé, faute d'indices laissés sur les ossements.

Il n'est donc pas certain qu'Homo Sapiens enterre ses morts en fonction du genre du défunt.

Les corps sont allongés sur le côté, les bras en position fléchie et les jambes en position contractée, dans une position fœtale, ou en « chien de fusil ».

Certains corps sont recouverts d'ocre rouge, de sédiments riches en cendres ou de charbons de bois (preuve qu'un foyer est allumé au moment des funérailles) ou des dalles ou blocs de pierre.

Le mobilier funéraire est plutôt rare, est se réduit généralement à quelques morceaux de carcasses, des bois de cervidés, des cornes de bovidés, des fragments d'ivoire de défense de mammouth, ou des outils en pierre ou en os.

Le nombre de sépultures est plus élevé au Paléolithique supérieur qu'à l'époque de Néanderthal, qui est pourtant le premier à enterrer ses morts.

Les sépultures doubles, triples et multiples sont plus fréquentes, et livrent au total 20 squelettes de femmes.

Celle de la grotte de Santa Maria d'Agnano, en Italie, contient le squelette d'une jeune femme de 20 ans, enterrée avec son fœtus.

Elle porte une coiffe composée d'une centaine de coquillages, des pendeloques avec des canines de cerf, des bracelets et un collier en coquillages.

Des outils en silex ont été déposés à côté d'elle.

Le corps est recouvert d'ocre rouge.

D'autres défunts arborent des coiffes, des diadèmes, des bracelets, des jambelets, des colliers, des pendeloques avec des dents animales, des coquillages, des os ou des morceaux de roche.

Quant à la « Dame du Cavillon », une Gravettienne de 37 ans, elle porte une coiffe ornée de coquillages marins et de canines de cerf, et des jambelets de coquillages au mollet gauche. La nature des éléments de parure et du mobilier funéraire varie en effet peu selon le sexe.

En fait, le nombre restreint de sépultures de l'époque paléolithique interroge.

Sont-elles réservées aux membres de l'élite ?

Pour répondre à cette question, il faut prendre en compte plusieurs facteurs.

D'abord, la nature du sol : sur un sol acide, les os se détériorent rapidement.

Ensuite, les grottes peuvent être vidées de leur contenu lors de phases humides, et être occupées à de multiples reprises, et de façon intensive, à la fois par des hommes et par des animaux.

Cette occupation entraîne souvent la destruction partielle ou totale des ossements.

Parmi les animaux sauvages qui viennent s'installer dans les grottes, des charognards, qui se délectent des cadavres.

A ça, il faut ajouter les effets des intempéries, qui peuvent entraîner la destruction des sépultures.

Enfin, les groupes humains ne pratiquent pas tous l'inhumation...

Autre fait à noter : les sociétés paléolithiques sont nomades.

Ceux qui décèdent lors des déplacements sont probablement enterrés sur le lieu même de leur mort. Il serait donc dangereux de conclure trop vite à l'existence de rites funéraires réservés à une élite.

Toutefois, la richesse du mobilier funéraire et les soins apportés à la dépouille reflètent le statut social du défunt.

Une sépulture magdalénienne mise au jour à Saint-Germain-la-Rivière, en Dordogne, contient le corps d'une jeune femme richement parée.

Son cou est orné d'un collier composé de 72 canines de cerf.

Or, nous l'avons dit plus haut, le cerf est extrêmement rare dans sur ce site pendant la période froide.

Il vit surtout dans les régions cantabriques ou méditerranéennes. Ce collier indique donc le statut social élevé de la défunte ou du groupe auquel elle appartient.

Soyons donc clairs, aucun argument archéologique ne conforte la thèse du statut social inférieur de la femme au Paléolithique.

Elle prend une part active aux activités importantes du groupe, et est honorée grâce à ses talents multiples.

Sa parfaite connaissance des vertus médicinales des plantes lui concède un statut de guérisseuse, peut-être même de chamane.

Elle serait donc considérée comme un être puissant, capable de communiquer avec les esprits ou les forces supérieures.

S'il ne s'agit, encore une fois, que d'une simple hypothèse, certaines sociétés de nomades actuels sont guidées par des femmes chamanes, qui interviennent auprès des puissances de la nature lorsque le groupe subit les aléas du sort, comme des maladies ou des catastrophes naturelles.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur sont des sociétés égalitaires, où l'individu est respecté pour ses qualités de chasseur ou de médiateur.

C'est ainsi qu'il acquiert des avantages, du prestige et le respect des autres membres de la tribu.

Il peut très bien s'agir d'une femme intelligente qui sait rassembler tous les membres du groupe dans les moments d'épreuves.

Peut-être était-ce le cas de la « Dame du Cavillon », qui a été inhumée de façon splendide.

Son mobilier funéraire se compose d'un poinçon en os de cheval, de deux fines lames taillées dans du silex, provenant d'une carrière distante de 150 km, et d'une coiffe tressée de coquillages méditerranéens, bordée d'une centaine de canines de cerfs et de biches.

Le corps est entièrement recouvert d'ocre. L'aménagement de la sépulture est le fruit du travail du groupe entier. Il marque donc le respect que ses membres accordent à la défunte, et s'est volontairement privé d'objets fonctionnels, comme les lames de silex, ou précieux, difficiles à obtenir.

Ils ont été considérés comme utiles à la défunte pour accomplir le mieux possible son passage dans le monde de l'invisible. Cette femme n'est donc pas n'importe qui.

Revenons à la femme magdalénienne de Saint-Germain-la-Rivière, vieille de 15 700 ans.

La tombe a été creusée pour préserver le corps des dents des charognards, et renforcée par deux dalles autour du corps et deux dalles au-dessus de lui. La défunte, recroquevillée en position fœtale, est recouverte de plus de 70 craches de cerf (les prémolaires), réparties par paires de dents. Les archéologues estiment que cette parure a nécessité pas

moins de 65 cerfs différents, surtout des jeunes mâles, car ce sont eux qui produisent les plus belles craches.

Toutes ces dents ont été obtenues par le biais d'échanges avec des tribus vivant dans le sud-ouest de la France. Il s'agit d'objets exceptionnels, accumulés au cours du temps pour avant d'être déposés dans la sépulture de cette femme. Il s'agit donc là encore d'un personnage important, qui jouissait de son vivant d'un statut particulier.

La femme possède en outre le pouvoir de guérir, grâce à sa connaissance des vertus médicinales des plantes qu'elles cueille. Le site d'Ohalo a livré les vestiges de plantes thérapeutiques, telles que le tamaris, utilisé pour soigner les blessures, le chardon, employé pour apaiser les maux de ventre, ou encore le mélilot, réputé pour ses vertus coagulantes.

Néanderthal savait déjà, il y a 49 000 ans, comment calmer les maux de dents par l'application de cataplasmes.

Un individu qui reposait dans la grotte d'El Sidron avait traité son abcès dentaire à l'aide d'une pâte végétale contenant des bourgeons de peupliers, riches en salycate, une aspirine naturelle. Les femmes, gardiennes du monde végétal, sont donc les premiers médecins, voire des chamanes.

La grotte des Trois-Frères, dans l'Ariège, occupée entre 17 000 et 10 000 ans, conserve un étrange personnage, qui a fait couler beaucoup d'encre.

Il s'agit d'un être anthropomorphe, avec des oreilles et des bois de cervidés, barbu, et dont le corps se termine par une queue de cheval. Sa posture singulière, presque théâtrale, a suggéré à certains chercheurs qu'il pourrait s'agir d'un chamane déguisé, en pleine transe. Les populations sibériennes connaissent d'ailleurs des femmes chamanes.

Les premières spiritualités semblent avoir été associées aux grottes.

La forêt de Fontainebleau dissimule en son sein une cavité de forme triangulaire.

On y entre par 3 fentes, sculptées par une main humaine.

Le plafond, bombé, évoque le ventre d'une femme enceinte.

Au fond de la cavité, un immense pubis a été sculpté, là aussi par des mains humaines.

Deux blocs en relief de chaque côté du pubis ressemblent à d'immenses cuisses, sur lesquelles galopent deux chevaux.

Leur style a permis aux préhistoriens de dater l'aménagement de la grotte aux alentours de 20 000 ans.

Ils se trouvent au bout d'un étroit boyau, évoquant le passage du nouveau-né lors de l'accouchement.

Au moment de fortes averses, la pluie coule naturellement le long de la fente centrale, suggérant la perte des eaux juste avant la naissance. Il s'agit véritablement de la version paléolithique de « L'Origine du monde ».

Cette cavité, à la forme naturelle évocatrice, témoigne d'un mythe fondateur, dans lequel la femme de la Préhistoire serait à l'image de la matrice originelle par où le monde aurait été enfanté.

Transformée en une sorte de sanctuaire, elle incarne à elle-seule la mère originelle qui enfante le monde.

Elle devient la mémoire d'une cosmogonie de l'âge de pierre.

Mais voilà, le statut de la femme préhistorique change radicalement au Néolithique.

La domestication des animaux s'accompagne d'autres modes de domination exercés entre les humains, notamment par les hommes sur les femmes. Elle marque donc la naissance de ce que nos contemporains appellent l'inégalité des sexes...

## IX La revanche des mâles du Néolithique

Une véritable révolution s'amorce en effet dans le bassin des Carpates, vers 5.600 ans avant notre ère.

Une nouvelle culture, appelée par les préhistoriens le Néolithique rubané, voit le jour.

Elle est à l'origine de l'expansion de la sédentarité, de l'agriculture et de l'élevage dans une bonne partie de l'Europe, de la Hongrie, jusqu'au bassin parisien.

Ces nouvelles populations se déplacent par petits groupes de l'est vers l'ouest.

Ils construisent des maisons longues, élaborent de nouvelles techniques, inventent les premiers animaux d'élevage (le bœuf, le mouton et la chèvre), sèment et récoltent le blé, et fondent les premiers cimetières.

Les archéologues ont découvert près de 60 sites funéraires datant de cette période, et exhumé environ 3 000 individus.

Seule une petite poignée d'hommes a été enterrée avec un riche mobilier funéraire, constitué d'herminettes en pierre polie, de pointes de flèche en silex, d'andouillers en bois de cerfs et de briquets à percussion.

Les défunts masculins sont tous originaires de la région.

Quant aux femmes, certaines viennent de plus loin. Elles se déplacent plus fréquemment que les hommes, ce qui suggère la continuité des mariages patrilocaux. Cela entraîne une dispersion plus large des gènes correspondant aux lignées maternelles.

Le travail du bois est désormais réservé aux hommes.

C'est prouvé par le fait que les herminettes, qui sont des outils utilisés pour tailler le bois, découper la viande, le traitement des peaux et le travail des fibres végétales, ont été déposées uniquement dans les tombes masculines.

Les armes qui leur servent à attaquer ou à se défendre sont aussi employés pour la chasse au grand gibier.

Cette activité ne relève plus d'une nécessité alimentaire, puisque le produit de l'agriculture et de l'élevage suffit désormais à subvenir aux besoins de la communauté.

Elle acquiert ici une dimension symbolique et prestigieuse.

Le chasseur, en tuant le sanglier, le cerf ou l'auroch, assoit son statut de dominant.

Les analyses des ossements indiquent qu'il est le seul à manger la viande des animaux qu'il tue.

Il se réserve donc l'accès aux protéines animales.

L'homme, chasseur et guerrier, est le garant de l'intégrité du groupe social placé sous son autorité.

A sa mort, il continue d'affirmer son statut de dominant en étant enterré au centre des groupes de tombes.

Les femmes ne semblent pas avoir une identité marquée, du moins dans les sépultures.

Elles sont enterrées avec peu, voire pas du tout de parures.

Toutefois, des fouilles alsaciennes ont mis au jour des restes féminins vêtus de riches ornements, probablement une tenue d'apparat, qu'elles ne mettaient pas au quotidien.

Les squelettes portaient encore des coiffes brodées, des colliers plastrons, des ceintures et des étoffes ornées de perles.

Quelques outils ont été déposées dans les tombes, que l'on retrouve aussi dans celles des hommes : éclats de silex, poinçons en os ou encore spatules.

La présence d'herminettes dans les sépultures masculines n'est pas anodine.

Cet outil est utilisé pour le travail du bois et pour découper la viande, mais également pour blesser, voire tuer.

Il marque la naissance des conflits entre groupes humains.

Le site près de Mulhouse, daté de la même époque, renferme le corps d'un jeune tué par une flèche.

Plusieurs fosses, témoins de véritables massacres, ont été découvertes en Allemagne et en Autriche.

Plusieurs individus y ont été tués et jetés sans ménagement.

Les archéologues se sont aperçus de l'absence de corps de jeunes filles, en âge de procréer.

Il est possible qu'elles aient été capturées et emmenées de force par les assaillants.

La guerre serait donc, à cette époque, un moyen de se procurer des femmes, tout en se vengeant des ennemis.

Les recherches sur le Néolithique rubané mettent en évidence une probable subordination des femmes.

Elles n'ont pas accès à une alimentation riche en protéines.

Leur santé est plus précaire que celle des hommes, car soumises à un profond stress alimentaire.

Elles ont également plus de caries que les hommes.

De plus, elles sont fréquemment déplacées, parfois avec violence.

Mais attention à ne pas généraliser trop vite.

La population néolithique, comme celle du Paléolithique, n'est pas uniforme, et les femmes ne sont pas traitées partout de la même manière.

En témoignent les dépouilles féminines retrouvées en tenue d'apparat dans les sépultures alsaciennes, qui montrent que leurs propriétaires jouissaient d'un statut social élevé au sein de leur communauté.

Les violences sur les femmes au Néolithique sont pourtant évidentes.

Au Néolithique anatolien, les chasseurs-cueilleurs utilisent beaucoup leurs dents au quotidien, car elles le servent de « troisième main ».

Mais cette utilisation non alimentaire engendre une détérioration rapide de la dentition.

Or, ce sont les squelettes féminins qui présentent une denture ébréchée, voire mutilée.

Ce qui laisse penser - on l'a vu - que les activités de travail des peaux et des fibres végétales, apparues durant le Paléolithique supérieur, sont réservées aux femmes.

Or, ces détériorations sont observables jusqu'au début de l'âge du Bronze. Ce sont les débuts d'une division du travail fondée sur le genre.

Vers 5 000 avant notre ère, les sociétés du Néolithique ancien à poterie rubanée migrent vers l'ouest, à la conquête de nouvelles terres.

Des sépultures, associées à un groupe de Chasséens du sud de la France - du site de Chasséen Saône et Loire - (vers 4400-3600 av. J.-C.), permettent d'identifier deux types de défunts.

Il y a d'abord les inhumations en position conventionnelle (avec les membres inférieurs fléchis), et des tombes aménagées de diverses manières : fosses, dalles, caissons de lauzes ou tumulus.

Le mobilier funéraire est composé de céramique, d'objets lithiques ou en os, et de parures.

Elles concernent autant les femmes que les hommes.

L'autre type « d'inhumation », nettement moins respectueux, consiste à jeter les corps des défunts dans des silos désaffectés, transformés en poubelles, comme le montre la position aberrante et disloquée des squelettes.

Il concerne essentiellement les femmes et les petites filles.

Leurs ossements révèlent qu'elles n'étaient pas d'origine locale, mais venaient de régions diverses.

Cette différence de traitement des dépouilles indique une hiérarchisation de la société, dirigée par les élites, qui occupent le niveau supérieur, et basée sur l'exploitation d'individus subalternes, notamment les femmes, qui semblent ne mériter aucune sépulture.

Dans la péninsule ibérique, les femmes et les enfants sont exclus des rites funéraires, ce qui indique leur moindre position sociale.

A la fin du Néolithique, un système patriarcal se met en place, illustré par les statues-menhirs et les stèles anthropomorphes que l'on retrouve de la Crimée à la péninsule ibérique.

Erigées entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> millénaire, elles témoignent d'une forte catégorisation des sexes.

Les hommes sont représentés armés de poignards, de flèches, de haches et de hallebardes en cuivre, symboles d'une innovation technique : la métallurgie.

Ces instruments de mort symbolisent le courage, l'adresse et le statut social de l'individu masculin qui les brandit.

Les femmes, elles, sont représentées le corps partiellement dénudé, la poitrine visible, et portant des bijoux.

Elles sont réduites à leur image de séductrice et de mère allaitante, et cantonnées au domaine de l'intime, du charnel, du domestique, du gynécée.

La même catégorisation de la société se retrouve dans les sépultures chalcolithiques d'Europe, des cultures cordée et campaniforme.

Les tombes masculines contiennent des haches de combat, des poignards de silex et de cuivre, des carquois de flèches et de brassards d'archer, tandis que les tombes féminines se contentent de bijoux, de boutons, de poinçons et d'alènes.

Elles donnent une image très genrée de la société, où la femme est placée dans une forme de subordination.

L'étude des nécropoles allemandes du III<sup>e</sup> millénaire indique que les garçons héritent des biens de leurs pères, et ne quittent pas leur pays.

En revanche, ils épousent des filles d'origines diverses, des « étrangères » ou des « expatriées », qui viennent habiter chez leurs époux.

Elles sont mariées de bonne heure à des individus masculins de la région.

La société néolithique de l'époque est donc patrilocale et exogame.

Au Proche-Orient, à la même période, l'espérance de vie des femmes régresse, à cause du manque d'hygiène.

Les populations vivent sous le même toit que les animaux, ce qui favorise la propagation de virus et de bactéries.

Par ailleurs, la diffusion de maladies est facilitée par le regroupement des populations en communautés, et par les maternités rapprochées. Les premières à en subir les conséquences sont les femmes.

La femme est soumise à la puissance de l'homme jusque dans la mort.

C'est qu'illustre la *Tomba della vedovia*, « la Tombe de la veuve », une sépulture mise au jour dans la nécropole de Ponte San Pietro, à Ischia di Castro, près de Viterbe.

Elle appartient à la culture de Rinaldone, qui s'est développée entre la Toscane, l'Ombrie et le Latium autour de 3500-2700 av. J.-C.

Un homme repose en position centrale.

Il a emporté dans la tombe une bouteille, une écuelle, un poignard à lame de cuivre, une hache de métal à bords épais, plusieurs pendentifs en stéatite, une hache-marteau en pierre polie, et 15 flèches en silex, contenues dans un étui découpé dans un andouiller de cerf.

Au bord de la tombe repose le squelette d'une femme recroquevillée.

Elle n'a comme mobilier funéraire qu'une bouteille, une alêne en cuivre et trois perles en antimoine.

Son crâne littéralement fracassé montre qu'elle a été éliminée brutalement par des chocs violents.

Il ne fait aucun doute qu'elle a été assassinée, peut-être pour accompagner son époux dans la tombe.

D'où le surnom de « Tombe de la veuve » donné par les archéologues à cette sépulture.

Mais la réalité est sans doute moins romantique.

Il peut très bien s'agir d'une sépulture masculine, dans laquelle l'homme dominant a été suivi par une « accompagnante », un être inférieur, subalterne, tuée en guise d'offrande faite au défunt.

Sa présence n'aurait donc que pour unique but de valoriser la supériorité sociale du défunt.

Les modifications dans le statut des femmes dans ces nouvelles sociétés s'observent également dans l'art rupestre.

En Espagne, les femmes se font plus rares dans les peintures et, lorsqu'elles sont présentes, elles sont plus petites que les hommes.

Elles tiennent un panier ou un récipient, ou dansent seules ou en groupes de femmes.

Les hommes, eux, sèment, labourent, récoltent le miel, chassent ou guerroient.

Ces peintures prouvent l'existence d'une division sexuée du travail.

L'invention de l'agriculture aux environs de 6000 ans avant notre ère favorise l'abondance de nourriture, ce qui entraîne une explosion démographique.

Apparaissent les premiers villages, de nouvelles techniques agricoles et l'élevage.

Les hommes remplacent progressivement les femmes dans les travaux agricoles.

Les animaux sont exploités pour le lait et la laine.

Les femmes, elles, sont cantonnées dans l'espace domestique.

La multiplication des champs, des pâturages et du bétail permet un accroissement considérable des richesses, qui remodèle complètement les rapports sociaux, au profit des hommes.

Apparaissent enfin les élites et les castes, dont celle des guerriers.

La femme perd alors définitivement son statut de chasserresse et de garante de la survie des groupes humains.

## **CONCLUSION**

Thomas Ciroteau, Éric Pincas, et Sophie Archambault de Beaune sont les premiers à réaliser une véritable enquête de terrain pour redonner une existence à la femme de l'ère glaciaire.

La redécouverte de la vie, longtemps occultée, de la compagne de l'homme préhistorique, se révèle peu à peu, grâce au travail acharné et conjoint des paléogénéticiens, des préhistoriens, et des paléoanthropologues qui ont sondé les grottes ornées, décrypté les statuettes féminines et les vestiges archéologiques, interrogé les restes des objets réalisés en matière périssable ainsi que celui des ethnologues spécialistes des derniers peuples de chasseurs-cueilleurs et de leur environnement, qui ont permis la restitution du quotidien de « Lady Sapiens ».

Cette enquête donne une preuve éclatante qu'une approche multidisciplinaire, prudente, nuancée et subtile de la réalité de la place de la femme au sein des sociétés du Paléolithique est possible.

Alors qu'elle était, jusqu'ici, complètement reléguée dans les ténèbres de la Préhistoire, ces nouvelles

études la sort de l'oubli pour la révéler en pleine lumière.

Elle réapparaît grâce à l'étude scientifique et minutieuse de ses productions matérielles et symboliques, associée à l'observation des rôles attribués à la femme dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs modernes.

Alors, elle apparaît, telle qu'elle est : une femme sensible, soucieuse de son apparence, artisane de talent, indépendante et autonome dans la production des outils de son quotidien, pourvoyeuse des ressources alimentaires indispensables à la survie de son groupe, en somme, un membre du clan essentiel à sa survie.

L'association de disciplines, parfois surprenantes et inattendues, apporte de nouvelles données permettant d'affiner les différents rôles de la femme des temps anciens. Elle est à la fois artiste, pionnière de la médecine, maîtresse du monde végétal, mère des hommes et mère du monde. Les outils mis à la disposition des chercheurs ne cessent de se perfectionner, et les vestiges mis au jour par les fouilles archéologiques livrent progressivement leurs secrets.

Ensemble, le travail de terrain, de laboratoire, la réflexion et l'imagination donnent naissance à de nouvelles hypothèses et ouvrent de nouvelles pistes à explorer.

Si certains éléments restent sans réponse à l'heure actuelle, cette enquête sur la femme préhistorique se montre un formidable moyen d'un finir avec un certain nombre de clichés récurrents, les lieux communs et les idéologies qui ont animé les croyances du passé, et qui peuvent encore habiter les nôtres.

Elle nous permet de redécouvrir l'histoire de nos origines, une histoire sensible et plus juste des femmes et des hommes de la Préhistoire, unis dans une destinée commune dont nous sommes les héritiers.

Et la femme y apparaît dans toute sa splendeur.

Sans elle, évidemment, pas d'Humanité.

CIROTTEAU Thomas, KERNER Jennifer et PINCAS Eric, *Lady Sapiens. Enquête sur la femme au temps de la Préhistoire*, Paris, Edition Les Arènes, 2021.

COHEN Claudine, *Femmes de la Préhistoire*, Paris, Editions Tallandier, Texto, 2021.

PATOU-MATHIS Marylène, *L'homme préhistorique est aussi une femme. Une histoire de l'invisibilité des femmes*, Paris, Allary Editions, 2020.

*Dossier d'archéologie : La femme préhistorique*, n° 409, janvier-février 2022, Edition Faton.